

Les aubes frileuses ont gravé dans ma peau
Une froide chair de poule dont je frissonne encore
La lumière naissante et chaque jour nouveau
Annonçaient un printemps qui tardait à éclore.

Les petits matins gris de cette fin d'hiver
Portaient une promesse à peine discernable
Ou bien une inquiétude, un simple fait divers:
Je sentais des rumeurs presque indéfinissables.

J'habitais ma jeunesse comme un habit trop grand
Les épaules légères et les yeux dans mes rêves
Chaque aurore m'emmenait, ballotté, insouciant
Toucher des horizons où le soleil se lève.

Je portais en mon être une inconscience sublime
Mes jours passaient voilés d'une douce brume bleue
Emporté par mes songes futiles et intimes
J'étais en ce temps là aussi diaphane qu'eux.

Cependant il régnait à l'orée de ces jours
Une étrange atmosphère, un grondement lointain
Qui allait crescendo de murmure en discours
Eclater en un chant fiévreux et souverain.

Eveillant tout à coup les banlieues qui sommeillent
Repris par les marcheurs sortis de leurs abris
Ce chant à la puissance sans nulle autre pareille
Ebranlait la cité sur ses moindres parvis.

Je vis alors descendre des modestes faubourgs
Cette masse chantante qui bientôt m'emportait
Elle réclamait pour tous Liberté et Amour
Une onde d'espérance devant moi s'amplifiait.

Ce fut le mois de Mai, matraque, lacrymogène
S'abattant comme la pluie fleurissant les pavés
Une aurore nouvelle qui brusquement amène
La foule dans les rues comme une brise parfumée.

Une lame de fond tourmentée et puissante
Allait anéantir l'adolescent rêveur
Roulant son corps meurtri vers des rives inquiétantes
Balayant son enfance et lui brisant le cœur.

Son sourire se figea et au coin de ses yeux
En vagues sur son front, des rides tout à coup
Comme des frissons de l'âme, un réveil douloureux,
Son regard étonné se demandait: jusqu'où?